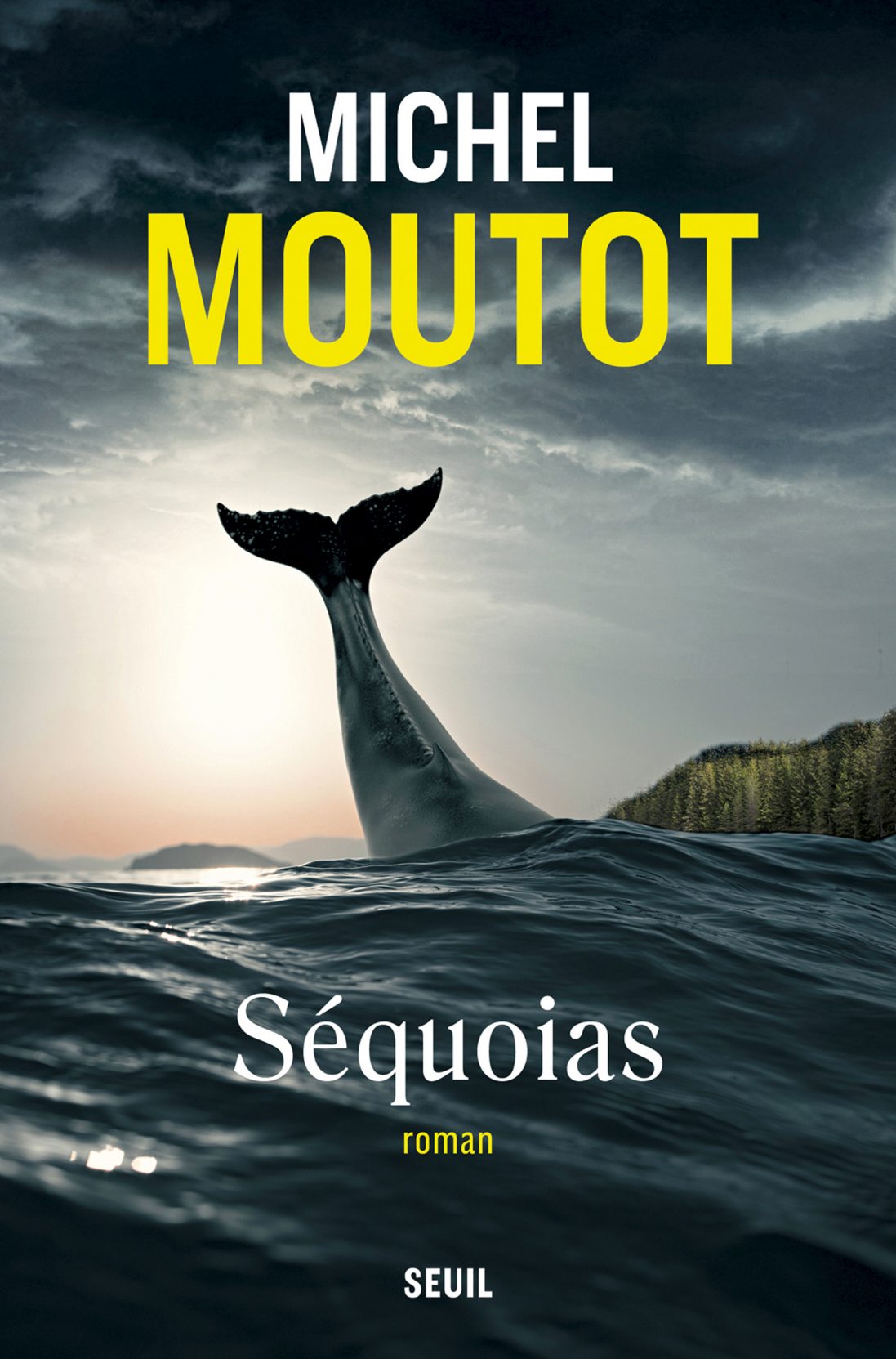

MICHEL
MOUTOT
Séquoias
roman
SEUIL

SÉQUOIAS

Du même auteur

Aventurier des glaces
(avec Nicolas Dubreuil)
La Martinière, 2012
et « Points », n° P3358

Ciel d'acier
Arléa, 2015
et « Points », n° P4317

MICHEL MOUTOT

SÉQUOIAS

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Pour la citation en exergue :

Herman Melville, *Moby Dick*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Giono, Lucien Jacques et Joan Smith. © Éditions Gallimard, 1941, 1996.

ISBN 978-2-02-138510-6

© Éditions du Seuil, avril 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Sophie, avec mon amour et ma gratitude.

À ma mère, pour « Les Raisins de la colère ».

N'empêche que les deux tiers de ce globe terraqué appartiennent aux Nantuckais. Car la mer est à eux. Ils la possèdent comme les empereurs possèdent les empires.

Herman Melville, *Moby Dick.*

You know, this is no gold fever.
This is freedom fever.

Glen LeBaron
Nome, Alaska.
Mai 2013.

1

À bord du navire baleinier américain Connecticut,
au large du Brésil

6 octobre 1832

– Allez me chercher le petit Fleming, on va voir ce qu'il a dans le ventre.

Le capitaine Charles Tandy pose la hache avec laquelle il a découpé, en huit coups ajustés, une ouverture carrée dans le crâne du cachalot, devant l'évent. La tête de l'animal, sanglante, gluante, énorme, six mètres sur trois, a été sciée et hissée sur le pont par une douzaine d'hommes et trois palans. Le corps reste arrimé au flanc du navire par des chaînes passées autour des nageoires, entouré de plateformes de bois suspendues aux bastingages, qui permettent aux hommes de circuler pour découper la carcasse. Percée de coups de lance mortels, deux harpons y sont encore accrochés.

Dès la mise à mort, loin du baleinier, une meute de requins, ces loups des mers, s'est jetée sur le cadavre, l'a suivi jusqu'au bateau, s'est régalée du festin. Un squale approche trop près, il est repoussé à coups de perche sur le museau. Les plus gros sont harponnés. Blessés, ils deviennent des proies pour les autres qui oublient, un temps, la chair du mammifère et les dévorent dans un bouillonnement d'ailerons, de nageoires et de sang.

Sur le pont, pendant que deux marins scient la mâchoire inférieure et ses précieuses dents en ivoire, les hommes s'affairent pour récupérer le spermaceti. La cavité crânienne des gros cachalots peut contenir trois tonnes, vingt-trois barils, de cette substance blanchâtre, douce et onctueuse, qui n'est pas la semence de l'animal mais lui a valu en anglais, par erreur, le nom de *« sperm whale »*.

– Il est où, ce petit crétin ? Trouvez-le vite, n'attendons pas que ça se solidifie… Ah, le voilà. Fleming, c'est ton premier cachalot. Tu as la taille pour te glisser dans ce trou. Passe ce bout autour de ta poitrine, descends là-dedans avec ces deux seaux. Tu les remplis et les lèves bien haut au-dessus de ta tête. Et tâche de ne rien renverser !

Mercator Fleming vient d'avoir douze ans. Son père, le capitaine baleinier Stewart Fleming, a décidé qu'il savait lire, écrire, compter et devait commencer son éducation de futur officier. Pour ça, quel meilleur embarquement que le *Connecticut* ? Le capitaine Tandy est son partenaire commercial, tueur de baleines hors pair, meneur d'hommes, dur en affaires, richissime, exigeant…

Parfois trop, dit-on sur le port de Nantucket, mais ça endurcira ce garçon frêle et taciturne qui a un peu trop pleuré la mort de sa mère, emportée par la variole l'an dernier. La chasse aux monstres des profondeurs n'est pas affaire de pleurnichards. Tu pars enfant, tu reviendras homme dans un an ou deux, Mercator. Tu vas voir le monde, te mesurer à l'océan, aux cachalots, apprendre les secrets de la grande chasse, gagner le respect de l'équipage. Serre les dents, et ne me fais pas honte.

Les marins entourent la tête percée, ricanent, poussent dans le dos le jeune garçon. Le quartier-maître noue un cordage sous ses aisselles, le second l'encourage d'une tape sur les fesses.

– Tiens, prends ça entre tes dents, dit le cuistot en lui tendant un bouquet de sauge et de cannelle. Ça pue comme le cul du diable, là-dedans.

Les barriques vides attendent le spermaceti. Sous le soleil du Brésil, la bête a commencé à se décomposer. Les odeurs de putréfaction, de sang séché, de glaires fétides se mêlent. Celle qui monte de la gueule et de la cavité ouverte dans le crâne soulève le cœur.

Soudain, le capitaine attrape Mercator par les mollets, le retourne comme un pantin et, tête la première, le plonge dans l'orifice. L'adolescent écarte les bras, on lui tape dessus. Il hurle, disparaît dans le trou, avalé par le liquide tiède et visqueux, d'où montent de grosses bulles. Rires de l'équipage, qui saluent un rite de passage pour les mousses sur les baleiniers américains. Crachant, toussant, pleurant,

Mercator émerge, tente de se retenir à quelque chose, glisse sur les parois aux membranes luisantes, boit la tasse, remonte.

– Hé ! morveux, c'est pas un bain ! Attrape ces seaux et gagne ton salaire.

Le premier baquet de bois tombe à côté de lui, le second sur sa tête, les quolibets redoublent. Il s'essuie les yeux, renifle, cale ses pieds sur ce qui ressemble à un morceau d'os, saisit un seau. Il le remplit à moitié de spermaceti, le hisse sur son épaule et le tend. Une main l'empoigne.

– Pleins à ras bord, les seaux, Fleming ! Faut faire vite. Plus on attend, plus il se fige.

Le deuxième est tellement lourd qu'il lui déborde sur le crâne, l'aveugle, lui fait perdre l'équilibre, nouveau plongeon. En remontant il s'accroche à quelque chose : une poche souple, comme une glande, qui crève et libère une matière noire et visqueuse, odeur nauséabonde. Mercator se relève, tend un nouveau seau. Pas pleurer, pas pleurer. Oh mon Dieu, cette odeur… Il évite le baquet vide qu'on lui jette, commence à remplir le suivant quand son estomac se tord. La nausée monte, il lâche tout, serre les poings, ferme les yeux… Rien à faire. Juste sous l'orifice, il vomit.

– Putain, ce morveux dégueule ! Sortez-le de là avant qu'il nous pourrisse tout. Mais c'est pas vrai. Qui m'a foutu un mousse pareil ? Sortez-le, je vous dis !

Deux hommes tirent sur le bout. Mercator est soulevé en l'air, tapé à coups de perche, insulté, jeté comme un sac contre le bastingage, entre un tonneau vide et un cordage roulé.

– Tu restes là. Bouge pas. Je m'occuperai de toi quand on aura fini. Interdiction de lui donner à boire, de lui parler. Quand je vais raconter ça à son père…

Le garçon se roule en boule, l'estomac noué, les yeux au sol. Plus pleurer.

Quatre coups de hache agrandissent le trou, un jeune marin se glisse dans le crâne, récupère les seaux. Deux heures pour vider la cavité, seize tonneaux de spermaceti, belle prise.

– Bon, allumez les fourneaux, commencez à découper. Il faut sortir le reste de l'eau avant que les requins ne nous bouffent tout.

Flanquez ce freluquet dans un baril d'eau salée et amenez-le-moi au pied du grand mât. Je vais lui apprendre à gâcher la meilleure part d'un cachalot…

Avec des scies, des haches, des barres de fer, une dizaine d'hommes dépècent la tête de l'animal. Ils crèvent les yeux, raclent les joues, coupent la chair, piochent la graisse, crient, jurent, chantent, cassent à coups de masse les os de la bête. Pataugent dans le sang.

Quatre marins allument, avec des fagots et des morceaux de lard de baleine rance gardés en réserve, les feux dans les deux fours de brique qui trônent au centre du pont, surmontés d'énormes chaudrons de cuivre et de cheminées de tôle.

L'équipage se rassemble. Le quartier-maître a posé sa grosse patte sur la tête de Mercator, trempé, tremblant, les cheveux collés de spermaceti.

– Attachez-le au mât. Remontez sa chemise.

Les bras de l'enfant sont trop courts, il faut un morceau de cordage supplémentaire pour lui lier les mains. Le capitaine enlève sa ceinture. Sur d'autres navires, c'est le chef d'équipage ou un officier qui inflige les punitions. Sur le *Connecticut,* Charles Tandy s'en charge. Un coup, deux coups, trois, de plus en plus forts. Le sang perle sur le dos de l'adolescent. Il a réussi à retenir le premier cri, pas les suivants. Il hurle, pleure, supplie. Quatre, cinq, juste au-dessus des fesses. L'officier lève le bras dans un grognement quand le second touche son épaule. Capitaine… Pas de sixième coup.

– Le crâne du prochain cachalot, tu le videras à la paille s'il le faut, Fleming. Compris ? Ça, un baleinier ? Un chasseur de Nantucket ? Un marin ? Faites-moi rire.

Le commis détache Mercator, couvre son dos d'un linge.

– Viens, petit, descendons à la cuisine. Il faut de l'eau douce.

Dans le sang, la graisse, les sucs, les humeurs visqueuses et les morceaux de peau gris-bleu, les hommes terminent de découper la tête de l'animal. La mâchoire inférieure avec ses quarante-six dents d'ivoire est mise de côté.

La nuit tropicale tombe sur le navire quand les feux sont assez vifs sous les chaudrons pour y jeter les morceaux de graisse. Mitrons d'enfer, deux marins perchés sur des estrades, dans les nuées grasses,

vapeurs de carnage, escarbilles brûlantes, manient à deux mains des cuillères géantes, touillent les quartiers de cachalot qui grésillent et commencent à fondre. La lueur orange illumine le pont, teinte les voiles et les visages, enveloppe le bateau d'un halo doré. L'huile chaude coule dans des tuyaux de cuivre vers les tonneaux alignés sous les fours. L'odeur de graisse cuite, de sang chaud et de chairs calcinées prend à la gorge.

– Allez, plus vite ! crie le capitaine. Terminez-moi cette tête. Monsieur Johnson, monsieur Suza, attachez le crâne à un palan, foutez-le par-dessus bord. Il faut faire de la place pour les couvertures. Allumez les lampes, les torches, ils ne voient plus rien en dessous. Il y a trop de requins, dans ces eaux. On continue, ou il ne restera que la carcasse demain matin. Équipe de nuit !

Sur les plateformes de bois suspendues au-dessus des flots, avec leurs lames aiguisées comme des rasoirs au bout de perches, le second et un marin à la carrure d'ours découpent sur la bête, comme s'ils pelaient une pomme, la couche de graisse en lanières. Ils tranchent, frappent, en équilibre sur des passerelles glissantes. Toutes voiles affalées, le *Connecticut* roule et tangue. Un faux pas et c'est la chute au milieu des requins.

Quand le morceau est assez long, la « couverture », bande de peau et de graisse, est accrochée par un hameçon géant à un palan, hissée à bord. Posée sur des tables de bois, elle est débitée au hachoir. Pieds nus, dans la graisse jusqu'aux chevilles, les hommes tranchent, cognent, glissent, crient, se bousculent, jurent, font tomber des outils, remplissent des baquets.

– Allez, bande de fainéants ! Bougez-vous ! On n'a pas toute la nuit !

Près des foyers, dans une puanteur de graisse roussie, de peau calcinée, de viscères et de sueur, la chaleur cuit les visages. Les baleiniers expérimentés redoutent ces heures de découpage et de cuisson qui suivent l'excitation de la chasse. Pour les débutants, les « mains vertes », c'est une épreuve que jamais ils n'oublieront.

La course contre les requins dure toute la nuit. Couverture après couverture, le cachalot est écorché, retourné sur lui-même entre ses liens de chaîne, gratté, dépouillé de sa graisse. Les morceaux sont

jetés dans les chaudrons bouillonnants, l'huile brûlante déborde des barriques, qu'il faut remplacer toutes les heures.

Dans les lueurs de l'aube, Charles Tandy et Jay Russell, son second, observent la carcasse sur laquelle s'acharnent, dans une eau rouge, une trentaine de squales.

– Ça devrait aller, dit Russell. C'est limite, mais avec les quatre palans et tous les hommes sur le pont, on devrait pouvoir la soulever. Découpez la queue, jetez-la, on va gagner du poids.

En cette année 1832, les cours de l'huile sont au plus haut : bougies, lampes, pharmacie, lubrification des machines des débuts de la révolution industrielle, les baleiniers de Nantucket savent qu'un navire rentrant les cales pleines verra les acheteurs se bousculer sur le quai, les armateurs se frotter les mains.

Mais les tueurs de baleines cherchent aussi un trésor. Celui dont ils rêvent est étrange, enfoui dans les entrailles de certains cachalots : l'ambre gris. Cette substance est contenue dans l'intestin de certains mammifères, très rares, peut-être malades. Elle est revendue à prix d'or aux pharmaciens et à des intermédiaires sur la côte, qui en font on ne sait quoi. Certains baleiniers sont rentrés à Nantucket avec dans leurs cales des tonnes d'huile et quelques dizaines de kilos d'ambre gris, dont la valeur dépassait celle de la cargaison.

– On va tenter le coup, hisser la carcasse à bord, dit le capitaine Tandy. Si les poulies menacent de lâcher, on arrête. Je désignerai celui qui descendra dans le ventre…

L'équipage se fige. Pénétrer dans un cachalot arrimé à l'extérieur d'un navire pour y ouvrir au sabre les intestins à la recherche d'ambre est le cauchemar des *whalers*. L'an dernier, à bord d'un bateau de New Bedford, un marin a été dévoré jusqu'à la taille par un grand requin blanc, comme il ressortait du squelette et faisait signe qu'il n'avait rien trouvé.

Les chaînes sont arrimées, les crochets fixés aux vertèbres de l'animal. Tous les marins, sauf le cuistot et Mercator, sont sur le pont, bouts en main.

– À trois… Un, deux, trois. Oh ! hisse ! crie M. Manta, le quartier-maître.

Les poulies grincent, les cordages se tendent, les mâts penchent. Le *Connecticut* prend de la gîte vers le côté où pend le cachalot.

– Encore, plus fort les gars. Hisse ! Faites-moi bouger ce gros salaud.

Le navire s'incline, des grincements dans la mâture font craindre que quelque chose ne casse. Le capitaine va lever la main et ordonner l'arrêt quand, vers l'arrière, la carcasse sort de l'eau, poursuivie par les claquements de mâchoires des squales.

– Allez ! C'est bon. Hisse ! Il monte. Encore un coup, on le tient !

Un jeune requin refuse de lâcher prise et reste suspendu au cachalot sans tête, écorché, qui pend deux mètres au-dessus des flots. Un coup de perche le fait tomber.

Le bastingage a été rabattu : attrapée par de longs crochets, la carcasse est hissée à bord. Cris de joie des hommes, bras tétanisés, mains en feu.

– Bravo, les gars ! Nettoyez un peu ce merdier. Monsieur Manta, à vous de jouer. On ouvre l'estomac. Vous connaissez la règle : une pièce d'or à celui qui trouve de l'ambre.

Un coup de lance, longue et effilée comme le sabre d'un samouraï, libère les entrailles du monstre qui se répandent sur le pont dans une odeur pestilentielle. Armés de lames, de couteaux, de machettes, les marins se bousculent, s'insultent, pataugent dans les intestins, fouillent la tripaille et les excréments, ouvrent les viscères qui sont ensuite rejetés à la mer, pour le bonheur des requins et des oiseaux de mer.

L'estomac du mammifère, de la taille d'une charrette, est poussé dans un coin par quatre hommes. Sectionné, il dégage une bouffée de gaz fétide, crache des kilos de poulpes, poissons et calamars en décomposition.

– Bon, ce n'est pas encore celui-là qui nous rendra riches, dit Charles Tandy. Vous vous rendez compte que la dernière fois que j'ai trouvé de l'ambre dans un poisson, j'avais quatre poils au menton. Flanquez-moi toute cette saloperie à la mer ! Il faut terminer la cuisson et nettoyer le pont. Je crois qu'il va dépasser les quarante barils, celui-là. Pas mal, mais on doit faire mieux si vous voulez revoir Nantucket avant Noël. Il y a encore de la place dans la cale.

Toute la journée, les fourneaux chauffent et fument comme les forges de Vulcain, leur fumée noire visible à des kilomètres. *Hell on a small scale,* comme disent les hommes. Un enfer à petite échelle.

À la nuit tombée, six heures de repos sont accordées à l'équipage, à part les quatre malchanceux réquisitionnés pour finir la cuisson. Dans l'entrepont, les hommes se glissent dans les bannettes, grimpent dans les hamacs, souvent sans enlever leurs vêtements puants, gorgés d'huile, couverts de sang.

Dans sa cabine, à l'arrière, le capitaine Tandy ouvre le livre de bord, prend la plume.

> Samedi 6 octobre 1834 – Atlantique Sud, au large de Recife (Brésil). Cachalot mâle. Aperçu par McNill. Premier harponneur Lathern. Trois harpons. Mise à mort Soares. Quarante-trois barils. Pas d'ambre gris.

Le lendemain commence le nettoyage : les déchets sont jetés par-dessus bord puis, avec du savon noir mélangé aux cendres encore tièdes des fourneaux, il faut frotter, gratter, laver le pont. Rinçage à grands seaux d'eau de mer. Après le découpage et la cuisson, la graisse et l'huile ont rempli le moindre interstice, souillant jusqu'aux premières vergues. Les marins récurent les outils, les cordages, les vêtements, le bastingage, les portes, les chaudrons, passent à la brosse les briques des fours, nettoient les cuivres au chiffon. Les palans descendent en fond de cale les barriques d'huile, que le charpentier arrime les unes aux autres. Pendant deux jours, alors qu'il a remis cap au sud, le *Connecticut* laisse dans son sillage une traînée d'eau savonneuse.

Les deux vigies, postées dos à dos, sont remontées au sommet du grand mât, à la recherche sur l'horizon des jets caractéristiques qui leur feront pousser le cri du baleinier : « *Thar' she blows !* Elle souffle ! »

Antone, le cuisinier du bord, a enduit de saindoux les plaies de Mercator, lui a bandé le dos.

– C'est rien, petit, ça va passer. Une peau de vache, ce capitaine. Mais le vrai danger, c'est le second, Russell. Tu ne restes jamais seul avec lui, tu m'as compris ? Jamais.

Le long de la côte brésilienne, ils sont pris dans le pire ennemi du chasseur de baleines, celui qu'il redoute plus encore que la tempête : le calme plat. Toutes voiles pendantes, le navire est encalminé sur une mer d'huile. Pas un cétacé en vue. Le bâtiment a été récuré des mâts aux soutes, les cordages ont été enroulés, les harpons aiguisés et rangés.

Les hommes jouent aux dés, pêchent, tendent des filets pour capturer des poissons volants. Les dents du cachalot ont été vendues aux marins. Avec des aiguilles et des lames effilées, outils de poupées dans leurs mains de brutes, ils gravent sur l'ivoire des dessins ensuite teints à l'encre. Les thèmes sont toujours les mêmes : navires, baleines, scènes de chasse, naufrages, paysages de Nantucket, portraits de leurs femmes et enfants. De retour au port, certains matelots renommés dans l'art délicat du *scrimshaw* vendent leurs œuvres à bon prix aux notables de l'île ou de Boston.

La chaleur est accablante. L'équipage dort sur le pont pour échapper à l'étouffoir des couchettes. Au milieu de la nuit, Mercator sort de son hamac pour aller boire au tonneau d'eau douce, au pied du mât de misaine. Il soulève le couvercle : vide.

À pas de loup, il descend dans l'entrepont, vers la cambuse.

Au moment où il passe devant la cabine de Jay Russell, la porte s'ouvre. Le second l'aperçoit. Le jeune garçon fait demi-tour, trop tard. Une main se plaque sur sa bouche. Il est entraîné à l'intérieur, jeté sur la couchette. La porte se referme. Il tente de mordre la main qui l'étouffe, un coup de poing sur la tête l'étourdit. Avant de s'évanouir, de peur et de douleur, il sent une main baisser son pantalon.

2

Île de Nantucket (Massachusetts)

14 juin 1838

Sur les dunes herbeuses qui surplombent la plage de Siasconset, à la pointe est de l'île de Nantucket, les huttes de la famille Baird sont les derniers vestiges du village indien. Quarante ans plus tôt, une centaine de Wampanoags vivaient encore là, le plus loin possible du port et des Blancs, de leurs grands bateaux, leurs longs fusils et leur faim de terres. Un siècle auparavant, c'est toute l'île, croissant de sable battu par les vents et les tempêtes au large de la Nouvelle-Angleterre, qui servait de refuge à la tribu des « Hommes de l'Est » face à l'invasion de colons anglais toujours plus nombreux.

Les Wampanoags de la côte et de l'île voisine de Martha's Vineyard y ont gagné quelques décennies de vie libre, à chasser et pêcher, avant qu'à leur tour les maladies inconnues venues de l'autre côté de l'océan ne les déciment.

Massasoit Baird travaille sur le port, dans la fabrique de cordages, mais préfère marcher cinq miles, le soir et le matin, pour retrouver sa femme et leurs enfants dans leur royaume de sable et d'embruns, le dernier coin sauvage de l'île. Certains disent qu'ici aussi la terre a été vendue, que des hommes blancs avec armes et piquets vont bientôt arriver, mais pour l'instant Tatoson et Wansutta, les jumeaux, jouent dans les dunes tous les après-midi.

Ce jour-là le soleil est encore haut quand Wansutta, plus grande que son frère, fine comme une liane, se fige dans sa course, doigt tendu vers l'océan.

– Tatoson, regarde, là ! *Moshups, moshups,* des baleines !

Elle désigne, à cent mètres de la plage, un banc d'une trentaine de cétacés, reflets gris-bleu, jets de vapeur d'eau, arc de cercle majestueux de la queue d'un grand mâle, comme il y a si longtemps, avant qu'ils ne soient chassés de la côte est de l'Amérique par les navires baleiniers. Des vigies, sur des miradors de bois, guettaient leur passage, donnaient dans des trompes le signal d'empoigner les harpons, de sauter dans les canots, de lancer la chasse.

Elles sont si proches que les jumeaux distinguent leurs dos, leurs têtes, entendent leur chant, ce mélange de sifflements et de cliquetis que leur père a si souvent décrit.

– Viens, Wansutta, il faut courir au port. Il y a une pièce d'argent pour celui qui repère des baleines. Viens vite !

Ils déboulent, hors d'haleine, dans la cour de la corderie.

– *Dad ! Dad !* Des baleines ! Des dizaines de baleines, juste devant notre plage. Elles viennent de passer, descendent vers le sud.

– Vous êtes sûrs, les enfants ? Des baleines, pas des dauphins ? demande Massasoit.

– Non. Des dauphins il y en a souvent. Là, elles sont énormes, crachent des jets d'eau vers le ciel. *Moshups !*

– Combien ?

– Je ne sais pas… Une bande, une grosse avec une grande queue, des petites. On a entendu leur souffle, leurs sifflements, elles sont tout près.

– Venez avec moi, il faut prévenir Corbitant. Je l'ai vu tout à l'heure, il est sur le *Freedom*.

Ils courent jusqu'à la jetée où est amarré le trois-mâts barque du capitaine Fleming. Corbitant White, premier harponneur du bord, le meilleur chasseur de baleines indien de la région, a grandi avec Massasoit, leurs pères étaient amis. Il les voit arriver du haut de l'échelle de coupée.

– Des baleines, Corbitant. Un banc, juste devant chez nous, à Siasconset, en route vers le sud. D'après ce que disent les enfants, ce sont des grises, avec un gros mâle.

– *Moshups ?* Ça fait des années qu'on n'en voit plus par ici. Nous les avons toutes tuées. Ou alors elles se méfient, passent au large. Vous êtes sûrs, les petits ? De vraies baleines ?

– Oui monsieur, dit Wansutta. Il n'y a qu'elles pour souffler ces grands jets d'eau au-dessus de leur tête. Papa nous a expliqué ça depuis longtemps.

– C'était quand ?

– Juste le temps de venir en courant. Une demi-heure.

Corbitant se tourne vers le mousse.

– Petit, file chercher le capitaine. Il est à l'entrepôt. Dis-lui qu'un banc de grises vient de passer au sud de l'île. À lui de décider si nous partons en chasse.

Stewart Fleming arrive à grands pas, quelques minutes plus tard. Il n'a pas cinquante ans, en paraît dix de plus avec sa peau tannée, ses rides profondes, ses longs cheveux blanchis par le sel de tous les océans, qu'il attache en queue-de-cheval dès qu'il est en mer. Capitaine baleinier réputé sur cette île de coureurs des mers, c'est un homme taciturne, opiniâtre, courageux jusqu'à l'inconscience à l'avant d'un canot, harpon en main.

À la mort de son épouse, il a engagé une gouvernante pour ses trois fils et n'a plus regardé une autre femme. Il a à peine vu grandir ses garçons, entre deux traversées, deux expéditions dans les champs de chasse de l'Atlantique, du cap Vert à Sainte-Hélène, et jusqu'à l'océan Indien, les rives de Madagascar. La dernière fois, il est parti deux ans. Mercator était mousse sur le *Connecticut* de Charles Tandy, Michael trop petit, trop frêle, pour embarquer, Nicholas encore un enfant, dans les jupes de Mme Smalley, la gouvernante.

J'avais demandé à Tandy de ne pas ménager mon aîné, pour lui tanner le cuir et en faire un marin, un futur capitaine baleinier. Il m'a dit que tout s'était bien passé, que le petit avait été à la hauteur, mais il a dû arriver quelque chose pendant cette campagne. C'était un garçon joyeux, il ne rit plus jamais. Il me regarde comme un ennemi, en plissant les yeux, sans les baisser avant que je ne l'ordonne. Je ne suis pas du genre à prendre mes fils dans mes bras, mais quand même. Il ne parle que si je l'interroge, passe ses soirées enfermé dans sa chambre, n'a aucun ami. La vie d'un mousse à bord d'un baleinier de Nantucket n'est pas facile tous les jours. Après leur première campagne, ils reviennent tous différents de l'enfant qui est parti, mais je voudrais bien savoir… J'aurais pu demander au second de Tandy,

Russell, mais on l'a retrouvé la gorge tranchée, une nuit de l'hiver dernier, entre deux barriques à l'arrière d'une taverne du port. Le premier meurtre sur l'île depuis plus de vingt ans. Je vais encore faire une ou deux campagnes, dans l'Atlantique Sud et l'océan Indien puis dans quelques années Mercator reprendra le bateau et la chasse, s'il en est capable. Les deux autres feront ce qu'ils voudront, développeront la fabrique de bougies, le commerce de l'huile.

– Des baleines au large de Nantucket ? Ça fait des années…

– Pas au large, capitaine, dit Corbitant White. Juste devant la plage de Siasconset. Il y a moins d'une heure.

La rumeur monte et enfle sur le port. *Whales !* Elles sont là, tout près. Des hommes courent, harpon à la main, sautent dans les baleinières, ces longs canots de chasse aux extrémités pointues fabriqués sur l'île, rament vers la sortie du port.

– Nous ne sommes pas les seuls à les avoir vues. Que fait-on, capitaine ? On met les baleinières à l'eau ?

– Non. Le bateau est prêt, on va mettre les voiles. Ces crétins n'y connaissent rien, ils vont s'épuiser contre le vent et les vagues. Si les baleines filent vers le sud, face au courant ils n'ont aucune chance. Sortons le *Freedom*, ce sera l'occasion de tester le nouveau mât de misaine et son accastillage. Partons deux ou trois jours, si on les rattrape tant mieux, sinon ce n'est pas grave. Envoyez le mousse prévenir Mercator. Dites-lui d'aller à la maison chercher Michael, il est temps qu'il assiste à sa première chasse. Rassemblez l'équipage. Nous levons l'ancre dans une heure. Tant pis pour ceux qui ne seront pas là.

Dans l'entrepôt au portail surmonté d'une silhouette de cachalot et des lettres *Fleming and sons – whale oil,* le fils aîné du capitaine Fleming verse dans un entonnoir de l'huile de baleine pour un dernier filtrage quand l'adolescent lui dit qu'il doit aller chercher son frère Michael et rejoindre leur père à bord du *Freedom,* pour prendre la mer.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Partir comme ça ? Père avait parlé du début du mois prochain, pour ma première campagne avec lui. Qu'est-ce qui lui prend ? Et Michael ? Il vient d'avoir quatorze ans, il n'a jamais été question qu'il devienne mousse, il déteste naviguer. Je vais passer au bateau voir de quoi il retourne. C'est tout près de toute façon, se dit Mercator en commençant à courir.

Il croise des marins brandissant des harpons, des hommes poussant sur une charrette une baleinière fraîchement repeinte, des femmes portant des rouleaux de cordages dans des paniers d'osier. Branle-bas de combat sur les pontons. Qu'est-ce qu'ils ont tous ?

– Mercator, on ne t'a pas dit d'aller à la maison chercher ton frère ?

– Mais père…

– Un banc de grises vient de passer au sud de l'île. Nous appareillons pour les prendre en chasse. Quelques jours, pas plus. Ramène Michael en vitesse, préviens Mme Smalley, elle peut partir avec Nicholas voir sa famille sur le continent, si elle veut. Jusqu'à dimanche ou lundi. Va.

– Mais…

– Fais ce que je te dis.

Mercator trouve ses deux frères et la gouvernante sur le seuil de la maison familiale, alertés par la rumeur qui se répand comme une traînée de poudre. Des baleines, le long de la côte Est, elles sont revenues !

– Michael, mets une tenue de rechange dans le sac, avec la mienne. Nous partons à la poursuite d'un banc de grises. Père exige que tu viennes avec nous.

– Mais j'ai du travail, pour l'école. Mme Carney… Et je ne veux pas devenir chasseur, c'est pour toi ça. Le bateau, les harpons, c'est pour toi.

– Il n'y a pas à discuter. Dépêche-toi, sinon il viendra te chercher. Tu te souviens de la dernière fois ? C'est l'affaire de quelques jours. On n'est pas sûrs de les rattraper. Il fait beau, la mer est calme. Tu vas voir, quand toutes les voiles sont sorties, vent arrière, on vole sur l'eau.

– Mais tu sais bien que même sur un canot dans le port, j'ai le mal de mer.

– Tu finiras par t'y faire. Allez, faut y aller.

L'amarre avant est jetée, les premières voiles larguées quand ils montent en courant l'échelle de coupée. Sur le quai, Mme Smalley tient par la main Nicholas Fleming, neuf ans, qui regarde en pleurant son père et ses frères prendre la mer.

Le *Freedom* est le seul trois-mâts de la flotte baleinière de Nantucket, la première du monde avec une centaine de bateaux, à appareiller à la poursuite des baleines grises. À la sortie du port il est entouré de canots de chasse, un harponneur à l'avant, un homme à la barre, six rameurs qui s'arrachent les bras pour devancer les autres.

– Tous les hommes dans la mâture ! Envoyez les huniers, la grand-voile, les perroquets. Larguez le grand foc. Timonier, cap à centre trente-cinq, on part au grand largue, tribord amure. Rattrapons ces fichus poissons avant la nuit.

Peu à peu les baleinières et leurs rameurs sont distancés. Après le cap de Great Point, la pointe nord de l'île, les embarcations disparaissent à l'horizon. La plupart des bateaux ont compris leur erreur et rebroussent chemin. Deux marins montent au poste de vigie, au sommet du grand mât. Dos à dos, longues vues en main, ils scrutent les flots et se préparent à pousser le cri des baleiniers : « Elle souffle ! » dès qu'ils apercevront le jet craché par l'évent des cétacés, visible par mer calme à des kilomètres. Derrière la barre ouvragée en forme de rose des vents, le capitaine Fleming a pris la place du timonier. Il donne les ordres au quartier-maître, qui les crie à l'équipage dans un porte-voix de cuivre.

Dès la sortie du port, Michael sent le roulis sous ses pieds et les premiers effets du mal de mer. C'est la troisième fois qu'il monte à bord, a détesté les deux précédentes, ronds dans l'eau entre Nantucket et le continent pour tester des voiles ou du matériel. À quatorze ans, il sait qu'il ne veut pas être marin. Il hait cet océan qui le retient prisonnier sur ce croissant de sable, si loin au large ; cet océan sur lequel son père disparaît pendant des mois pour massacrer cachalots et baleines et faire fondre leur huile ; cet océan synonyme de mort, de tempêtes, de vagues dans lesquelles, quand il était enfant, il a été emporté sur une plage, à demi noyé. Cet océan que sa mère, morte il y a sept ans mais il s'en souvient si bien, passait des heures à scruter, sur la terrasse de bois construite sur le toit de la maison entre les cheminées, à l'affût de voiles sur l'horizon. Cet océan qui a empêché le médecin de Boston d'arriver à temps pour la sauver quand elle est tombée malade. Cet océan de violence et de sang qui prélève son tribut sur

les équipages de chasseurs de baleines, qui jamais ne reviennent au complet de leurs campagnes au bout du monde.

Le soleil rougit, descend vers l'ouest sans que les vigies aient aperçu le moindre jet. À la tombée de la nuit, les côtes de Nantucket s'estompent, les hommes quittent leur poste d'observation en haut du mât. Pas de cuisinier à bord, celui de la campagne précédente est reparti sur le continent. Pour le dîner, l'équipage tartine du corned-beef en boîte sur des tranches de pain. Dans la cambuse, Corbitant White fait cuire dans le four à bois deux bars tachetés qu'il a pêchés juste à la sortie du port, laissant par habitude traîner sa ligne à quinze hameçons à l'arrière du navire. Il les fait glisser sur un plat et les apporte à la table du capitaine, où Stewart Fleming et ses deux fils attendent, silencieux, immobiles.

– Monsieur White, faites-nous l'honneur de dîner avec nous. Nous n'avons emporté aucune provision pour notre petite balade, votre pêche nous évite les biscuits de mer, soyez-en remercié. Mercator, veux-tu dire le bénédicité ?

– Oui, père. Seigneur Jésus, soyez notre invité, bénissez ces amis et ces poissons, ces présents qui nous ont été faits. Amen.

– Alors mon fils, dit le capitaine en se tournant vers Michael, livide, c'est la première fois que tu prends le large sur notre *Freedom.* Quelle impression ?

– J'ai le mal de mer, père. Puis-je avoir la permission de retourner dans ma couchette ?

– Non. Avale un peu de ce filet de bar, ça ira mieux. Nous avons tous le pied marin dans la famille, ça va venir. Si les baleines continuent plein sud, en cette saison c'est probable, nous devrions les rattraper demain. Tu vas voir comment on affronte les plus puissants animaux de la Création. Ton frère connaît ça, à ton tour. Combien de poissons avez-vous tués, sur le *Connecticut,* Mercator ?

– Une quinzaine, je crois, père.

– Tu crois ? Pas de souvenir plus précis ? Ma première campagne, je pourrais la décrire bête après bête, avec pour chacune le nombre de tonneaux. J'avais seize ans, je venais d'arriver sur l'île et le premier qui osait me traiter de *coof,* leur insulte pour ceux qui

viennent du continent, prenait ma main dans la gueule, harponneur ou pas harponneur.

Michael plaque sa main sur sa bouche.

– Père, je crois que je vais être malade…

– Dégage d'ici. Tu ne vas quand même pas vomir à ma table. Tu parles d'un marin ! Bon, Mercator, si nous trouvons ces grises, M. White sera harponneur dans la première baleinière, je serai dans la deuxième avec ton pied tendre de frère et je veux que tu sois à l'avant de la troisième. T'es-tu entraîné au harpon, à terre, comme je te l'ai dit ?

– Un peu…

– Ce sera l'occasion de montrer ce que tu sais faire. Nous partons le mois prochain pour l'Atlantique Sud, je veux savoir si à dix-huit ans mon aîné pourra tenir son rang. Moi, à ton âge…

Aux premières lueurs de l'aube, la cloche de l'homme de quart retentit. Nul besoin de vigies pour apercevoir le banc de baleines grises : elles sont là, tout près, nageant entre deux eaux à quelques encablures, à tribord.

– *Thar' she blowes !* Elles soufflent ! Réveillez-vous, tout le monde sur le pont. Une vingtaine de baleines !

Les hommes sautent des hamacs, enfilent leurs vêtements de mer, se bousculent dans les échelles et les escaliers, se précipitent vers les râteliers, les chaloupes. Le capitaine Fleming serre sa ceinture, glisse un long couteau dans son étui de cuir.

– Mercator, va chercher ton frère. Il ne manque que lui. Aux baleinières, les harpons, les lances. Mettez à l'eau !

Dans la cabine à l'arrière, Michael, qui entre deux nausées n'a pas fermé l'œil de la nuit, est assis au bord de sa couchette, en sous-vêtements.

– Mick', qu'est-ce que tu fous ? Tu n'as pas entendu la cloche ? Habille-toi.

– Mercator, je ne peux pas. J'ai mal au ventre, la tête qui tourne. Je ne veux pas monter dans les canots, approcher des baleines. Merc', j'ai peur…

– Il faut que tu viennes. Tu seras dans son canot, il connaît son affaire, ne t'inquiète pas. Ce sont des baleines grises, pas très grosses,

dociles comme des vaches, elles se laissent harponner sans réagir ou presque, rien à voir avec des cachalots. Il n'y a pas de danger, je t'assure.

– Dis-lui que je suis trop malade, que je ne peux…

– Michael, tu dois venir, tu le sais bien.

Il prend l'adolescent par le bras, le fait sortir de la couchette, lui tend son pantalon.

– Fais vite, j'entends les poulies, les baleinières descendent. Il faut y aller.

Un canot est à l'eau, les hommes glissent le long des cordes. Corbitant White a mis ses deux harpons et une lance en bandoulière dans son dos, se laisse aller le long du filin, contrôle la vitesse avec ses pieds. Il prend la barre, range les armes au fond de la chaloupe.

– Aux avirons ! Prêts ? Souquez ferme, les gars. À nous la première !

– Ah, enfin ! Michael, monte dans cette baleinière, tu vas descendre avec elle. Tu t'assieds au premier rang de nage, près du barreur, attrape un aviron. Fais vite. Mercator, prends ce harpon, tu vas à l'avant de l'autre. Paré à mettre à l'eau ! Monsieur Swain, monsieur Douglas, vous prenez le commandement du navire. Mettez en panne, larguez les ancres flottantes. Surveillez nos pavillons.

Les deux chaloupes de chasse descendent sur le flanc du navire dans des crissements de cordages. Michael est seul à bord de l'une d'elles, agrippé à deux mains à son banc. Un marin glisse jusqu'à lui le long d'un filin.

– N'aie pas peur, petit. Pousse-toi un peu, je suis à côté de toi, tu fais comme moi. Attrape l'aviron comme ça, bien à deux mains. On ne risque rien avec des grises. Ton père est un grand harponneur, l'Indien ne rate jamais sa cible. Tu vas voir ça…

– Lâchez tout ! À vos rames ! Dépêchez-vous, elles s'éloignent. Souquez ! Souquez nom de Dieu !

Les baleines ont senti le danger. Les mouvements de queues s'accélèrent. Le grand mâle est le premier à sonder, plongeant vers la sécurité des profondeurs. Les autres suivent. En quelques instants, la surface de l'océan aux reflets verts n'est plus agitée que par la houle. Capables de rester cinquante minutes en apnée, de changer de direction, elles peuvent disparaître à jamais. Celles qui ont déjà

été chassées connaissent et transmettent les ruses pour échapper aux harpons.

Mais dans ce groupe une baleine voyage vers le sud au côté de son baleineau de quelques mois. Il a tenté de plonger avec elle mais, incapable de la suivre, remonte à la surface et souffle, à quelques encablures de la baleinière du chasseur wampanoag.

– Là, le petit ! crie Corbitant White en attrapant son harpon décoré de signes tribaux. Souquez ferme. Approchez-moi !

À trois cents mètres, le capitaine Fleming a vu le jet monter en l'air, l'Indien se dresser à l'avant.

– Allons-y ! Vite ! M. White va blesser le baleineau pour attirer la mère. Ramez ! Ramez de toutes vos forces ! Il faut être là quand elle va remonter.

Le fer orné d'une plume de corbeau s'enfonce comme dans du beurre dans le dos de l'animal qui se tord de douleur, lance un sifflement strident. L'eau se teinte de sang, le chasseur s'empare à deux mains d'une lance, frappe de toutes ses forces en poussant de longs cris de gorge. Le baleineau émet une série de cliquetis aigus que Michael entend courir à la surface de l'eau. Dans la chaloupe, son père s'est porté à l'avant, harpon en main.

– Allez, allez ! Plus vite ! Elle va venir au secours du petit. Souquez !

L'adolescent tente de calquer son rythme de rame sur celui de son voisin, n'y parvient pas, ses mains glissent sur le manche, ses poumons sont en feu. Ils ne sont plus qu'à une dizaine de mètres de la baleinière de M. White, qui flotte sur une mer rouge sang, quand soudain :

– Attention, la voilà ! En arrière, vite !

La gueule gris et blanc de la mère surgit des flots, quelques mètres devant la proue du canot. Les marins inversent le sens de rame, Michael ne comprend pas la manœuvre, continue à contretemps. Son aviron s'entrechoque avec celui du rameur devant lui, se casse net à mi-longueur. Ils n'ont pas reculé assez vite : la baleinière heurte le dos de l'animal qui fait surface, reste deux secondes en équilibre et bascule d'un côté. Tous les hommes à la mer.

– Au secours ! crie Michael, paniqué, qui agite bras et jambes comme s'il ne savait pas nager.

– N'aie pas peur ! Calme-toi ! lui lance son voisin de banc de rame. Elle s'est éloignée, elle ne nous a pas vus. Fais comme moi, nage vers le canot, attrape un cordage.

La baleinière est à portée de bras, quille en l'air, les sept marins se rassemblent autour.

– Michael, arrête de beugler comme une truie ! lui crie son père qui, accroché à l'avant de la chaloupe, lui tend la main. Attrape le bout. Et vous autres, venez tous de mon côté, on va la retourner.

Mercator a vu l'embarcation de son père chavirer, ordonné à ses rameurs de se porter à son secours.

– Mercator ! Nom d'un harpon, mais qu'est-ce que tu fous là ? hurle le capitaine à son approche. Va aider M. White ! Tu vois bien qu'elle va se coller contre son petit ! Tue-la !

– Mais, ça va ?

– Bien sûr, que ça va ! Ce n'est rien, on la retourne et on la vide, tous les hommes sont là, ton frère aussi. File ! Mais c'est pas vrai ! Des chasseurs de baleines, ça ? Qu'est-ce que j'ai fait au Seigneur ? Allez, à trois ! Un, deux, trois !

Pesant de tout leur poids du même côté, les marins font basculer la chaloupe, se hissent à bord. Une main se tend pour aider Michael, une autre l'attrape par le pantalon, le soulève comme un paquet, il retombe à l'intérieur, reste figé à quatre pattes, crache, tousse, sanglote.

– Aux écopes ! crie le capitaine, sans un regard pour son fils. Vérifiez que les harpons de rechange étaient arrimés. Récupérez les seaux.

À trois cents mètres, la baleine est passée sous son baleineau qui agonise. Elle tente à coups de tête de le maintenir hors de l'eau. Affolée par les cris de son petit, l'odeur de son sang, elle ne prête aucune attention au canot de Corbitant White qui approche. Le premier coup de harpon met dans le mille, en plein dans l'évent, qui expulse dans un bruit de forge un nuage rouge qui s'élève, retombe sur les hommes en pluie de sang.

– Attention, accrochez-vous ! crie l'Indien. Elle va plonger !

Mais, peut-être parce que l'instinct maternel l'empêche d'abandonner son baleineau blessé, peut-être parce que la douleur du harpon le lui interdit, la baleine grise ne s'enfuit pas. Elle reste en surface,

tente de soutenir son petit qui expire et s'enfonce dans l'eau. Une cible facile pour le harponneur qui envoie deux fers puis s'empare de sa lance. En quelques coups, poussant les cris de guerre de sa tribu, il plante la lame jusqu'aux poumons. Dans un dernier souffle écarlate, la baleine succombe et bascule sur le côté, nageoire pectorale en l'air. Sa cheminée est en feu ! Hourra ! crient les chasseurs. Une de plus pour M. White !

Le harponneur wampanoag, penché dans l'eau jusqu'au torse, passe une chaîne autour de la queue pour arrimer la bête à sa baleinière quand le canot de Mercator le rejoint.

– Bravo, monsieur White. Joli coup.

– C'était facile. Les grises préfèrent se faire découper en lanières plutôt que d'abandonner leur petit. Tout le contraire des cachalots. Que s'est-il passé pour le capitaine ?

– Ils ont chaviré mais tout va bien, pas de blessés. Ils ont retourné le canot, ils le vident, regardez là-bas. Ils ne vont pas tarder à nous rejoindre. Mon père va sans doute trouver un motif pour nous engueuler. Je hisse le pavillon pour signaler au *Freedom* que nous avons une bête, qu'ils mettent les voiles pour s'approcher de nous.

La baleine flotte sur une mer de sang. Le baleineau a coulé. Le reste de la horde, effrayé par les sifflements et cliquetis d'agonie, fonce vers les grands fonds et ne réapparaîtra qu'à des milles du massacre. Suivant son instinct, le grand mâle a rebroussé chemin et à coups vigoureux de nageoire caudale se dirige vers le nord. Les femelles suivent ses signaux infrasons, qu'elles peuvent capter sur de grandes distances.

Deux cordages sont attachés à la chaîne qui entoure la queue de la proie afin de pouvoir la ramener vers le navire. Une demi-heure plus tard, le canot du capitaine Stewart rejoint les chasseurs. Il est encore à moitié plein d'eau, les hommes sont trempés, épuisés, ils ont perdu une partie du matériel. Sur son banc, Michael grelotte et sanglote, sa rame cassée dans la main.

– Qui a porté le premier coup de harpon ?

– C'est Corbitant, père. Et c'est aussi lui qui l'a tuée. Elle n'a pas fui, est restée près du petit.

– Bien entendu. Joli coup, monsieur White, à vous la prime. Attendons le *Freedom,* il arrive. Pas la peine de s'épuiser à tirer ce poisson. Nous allons l'arrimer au navire et le ramener à Nantucket. Il n'y a pas de requins par ici, en cette saison, pour nous le bouffer en route. Je la vendrai à Coffin, nous avons autre chose à faire que de la cuire, et les fours ne sont pas prêts. Michael, passe sur le canot de ton frère. Je ne supporte plus de t'entendre chialer comme une gamine. Mercator, récupère ce moussaillon, tout juste capable de casser son aviron. Je voulais voir ce que vous valiez, j'ai vu.

3

Île de Nantucket (Massachusetts)

13 juillet 1847

Quand les flammes percèrent le toit de la boutique du chapelier pour attaquer la grange voisine, Mercator comprit qu'il était trop tard.

En quelques secondes, le foin puis la charpente s'embrasent, pluie d'étincelles, boule de feu dans la nuit d'été qui illumine les ruelles jusqu'au port de Nantucket, peint en orange le clapot entre les quais, crache vers les navires amarrés des escarbilles grosses comme le poing.

La chaleur du brasier fait reculer les deux compagnies de volontaires. Alertés par le tocsin ils se sont précipités, charrettes à bras et pompes à mains, devant l'échoppe en flammes. Il faudrait brancher les tuyaux sur le réservoir creusé sous Main Street. Mais ils se disputent l'honneur – la prime financière – d'intervenir les premiers. Les deux capitaines se toisent, hurlent pour couvrir le grondement du feu, s'injurient. Quand celui du quartier ouest pousse l'autre en arrière, il répond par un direct à l'estomac. Mêlée générale, on lâche pompes et charrettes, dos tourné à l'incendie qui, alimenté par un vent chaud venu de terre, bondit comme un dragon de toit en toit, de maisons en remises.

Des semaines sans pluie sur cette île sableuse, vigie de la côte est de l'Amérique, quarante kilomètres au large du cap Cod : les façades, poutres, toitures de bois s'embrasent comme de l'étoupe. La lueur rouge illumine le quartier des marchands, bientôt les entrepôts.

Des hommes en pantalons mal fermés et chemises de nuit, équipés de seaux ou de pelles, accourent des quatre coins du bourg, s'arrêtent à bonne distance, mains devant les yeux.

Mercator recule, ôte ses gants, se tourne vers le port. Les trois mâts qu'il aperçoit, entre les volutes de fumée, sont ceux du baleinier *Freedom*. Son père, le capitaine Stewart Fleming, vient d'en acquérir une part supplémentaire. Avec soixante pour cent du capital, il en est le principal propriétaire, chose rare pour une famille n'appartenant pas à la caste dominante des quakers de Nantucket, pionniers de la chasse à la baleine sur le continent, maîtres des océans, dompteurs de tempêtes, puritains, pacifistes assoiffés du sang des cétacés, tous millionnaires ou presque.

Le vent pousse les flammes vers le port, se dit le jeune homme. Si elles touchent les quais, elles dévoreront les tonneaux d'huile, les réserves, la fabrique de bougies. Nous allons tout perdre. Le bateau…

Un homme vêtu de noir, chapeau à large bord, collier de barbe blanche, regard de fièvre, fend la foule à coups de canne.

– Arrêtez ! Arrêtez, bougres d'imbéciles ! Vous ne voyez pas que tout va brûler ! Branchez les pompes. Je double la récompense, la même pour tout le monde !

À Nantucket, quand un membre de la famille Starbuck prend la parole, tous écoutent. Surtout s'il s'agit de Nathanaël, le chef du clan, baleinier de légende, descendant des premiers quakers de l'île.

Au début du XVIII^e^ siècle, quand il fallut s'éloigner des côtes à la recherche de proies devenues méfiantes, ses ancêtres furent parmi les premiers à armer des navires de haute mer pour aller, par-delà l'horizon, chasser les Léviathans pour leur précieuse graisse. Sur le port, des centaines de barriques suintantes portent leur sceau. De leur fabrique sortent des bougies réputées jusqu'à Vienne et Paris. À quai, ils possèdent deux navires, des parts dans cinq autres. Leur parole vaut signature de Londres à Auckland, de Perth à Santiago.

Les poings se baissent, on s'essuie le nez, se tape dans le dos, tire les charrettes. Une première bouche à incendie, trop proche du brasier, est hors d'atteinte. La seconde alimente, par la force de quatre hommes actionnant ses leviers de fonte, un jet ridicule qui s'évapore à peine lancé.

Le feu, attisé par les bourrasques, devient tourbillon de flammes qui rugit, dévore maisons et ateliers, coupe en deux Main Street, menace l'église méthodiste. Sa chaleur est si intense que les pompiers refluent

en courant, visages et mains écarlates. Des familles fuient vers les dunes, enfants et baluchons dans les bras, chèvres ou cochons devant.

Des commerçants tentent de sauver leurs marchandises, renoncent. Bill Geary, le chapelier qui avait négligé, en fermant boutique, de vérifier que le poêle était bien éteint, voit partir en fumée ses rouleaux de feutre importé de Liverpool, une vie de travail. Les volontaires arrosent les murs de maisons menacées. Des brandons volent au-dessus de leurs têtes, enflamment dans leurs dos toits et remises, forçant d'autres retraites.

Nathanaël Starbuck monte sur une caisse, les mains en porte-voix :

– Les hommes valides, avec moi. Réunion devant l'église. John, prends deux gars, foncez à l'armurerie, rapportez de la poudre, tout ce que vous pourrez !

Le plan du capitaine est de faire sauter six bâtiments, les derniers entre le quartier commerçant et le port, pour faire contre-feu et étouffer le monstre. Murmures, protestations. L'idée est mise aux voix, les mains se lèvent.

L'ancien propriétaire, près de Boston, d'une carrière de pierres s'empare de la brouette contenant les caisses de dynamite. Il court d'une porte à l'autre dans une chaleur de four, fixe les bâtons par trois sur les piliers porteurs, tire les cordons. Les explosions déchirent le ciel, font trembler la terre, terrifient les familles réfugiées sur les hauteurs. Quand la poussière retombe, il ne reste du pâté de maisons qu'un amas de poutres et de planches sur lequel l'incendie se jette avec des rugissements d'ogre.

Plus rien ne protège l'Atheneum Library and Museum : fondée vingt ans plus tôt, cette bibliothèque est la fierté d'une île qui se vante d'un taux d'alphabétisme supérieur à celui du continent. De grandes figures intellectuelles de la côte Est s'y sont produites. Elle recèle plus de trois mille volumes, gravures, objets précieux, cartes et souvenirs rapportés par les baleiniers de tous les points du globe. Trente damnés font la chaîne sur son seuil, jetant vers la fournaise des seaux d'eau dérisoires. Un crachat du dragon et ils sont encerclés, noircis, brûlés, vaincus. Le bâtiment, l'un des plus beaux du centre historique, s'embrase comme une torche.

Mercator Fleming lève la tête, lâche la manivelle de la pompe qu'il actionnait, court dans la direction opposée aux flammes. Il contourne l'incendie pour rejoindre les quais.

À vingt-sept ans, c'est un jeune homme de taille moyenne, svelte et agile. Les deux profondes rides qui lui creusent les joues, sous une barbe clairsemée, le font paraître plus âgé. Elles encadrent une cicatrice au menton, souvenir d'une rixe dans un bar du port de Macao quand il avait quinze ans et qu'il était mousse à bord du *Connecticut*. Il s'était sauvé, visage en sang, à quatre pattes sous les tables. Ses longs cheveux noirs sont souvent attachés sur la nuque. S'il est estimé sur l'île, on ne lui connaît pas d'amis, pas de fiancée. Il fréquente peu les tavernes ; passe ses journées, quand il n'est pas en mer ou dans les entrepôts de son père, à lire dans sa chambre ou à la bibliothèque. Personne, depuis le jour où il est devenu marin, ne se souvient l'avoir vu sourire.

Il parvient au débarcadère, illuminé toutes les trente secondes par le faisceau du phare, sous une pluie de flammèches. Les accès au bassin sont défendus par une trentaine d'hommes, volontaires ou recrutés par les armateurs, qui vident sur le sol et le bois des entrepôts des barriques d'eau salée transportées en charrettes. Les chevaux qu'ils avaient tenté d'y atteler, fous de terreur, ont été libérés. Il faut pousser et tirer à bras. Derrière eux une chaîne d'hommes hagards, quelques femmes et des enfants plongent les seaux dans les flots aux reflets dorés.

– Plus vite ! Encore ! Apportez d'autres tonneaux. Le feu avance ! crie Bruce le forgeron, rouge écarlate, presque nu sous son tablier de cuir, la barbe en bataille, les joues noircies de charbon.

Alors qu'il semblait moins virulent de l'autre côté, l'incendie, à la faveur d'une bourrasque, mord le toit du premier hangar. Il regorge de cordages, voiles, éléments d'accastillage, bois de construction ; s'embrase comme une boîte d'allumettes.

Il jouxte l'entrepôt de la famille Fleming : à l'intérieur, quatre baleinières, une cinquantaine de tonneaux d'huile et une dizaine de spermaceti. Trois fois plus précieuse que l'huile, cette mixture, à laquelle certains prêtent des vertus médicinales, permet la confection des bougies les plus brillantes et les moins odorantes, destinées aux

rois, princes, nobles et bourgeois du monde entier. Elles ont longtemps fait la fortune de trois grandes familles de l'île qui en avaient le monopole jusqu'à ce que Stewart Fleming les défie. Sa fabrique de chandelles de spermaceti, vendues à Boston et exportées en Angleterre, a rapporté dès la première année autant que la chasse elle-même. Les moules, les réserves, l'outillage, les harpons, tout est là.

– Par ici ! hurle Mercator. Venez par ici, il faut défendre cet entrepôt. Vous voyez bien que le feu a tourné. Si on ne l'arrête pas, tout va y passer !

Les grondements et craquements couvrent sa voix. Il s'élance sur les plateformes de bois, traverse le port, prend le bras d'un volontaire, lui désigne l'autre côté et les flammes qui lèchent le hangar.

– S'il vous plaît, vite, venez nous aider !

Deux hommes interrogent du regard Bruce le forgeron, salarié à l'année par la famille Coffin, une autre grande lignée de baleiniers quakers. Il fait non de la tête, s'adosse à une barrique de cent litres d'eau de mer qu'il renverse, à la force des jambes, sur le sol en terre battue. Tous se remettent à la tâche.

Michael et Nicholas, les frères cadets de Mercator, arrivent en courant. Trois pas derrière suivent Henry Jacobs et Fergus Smalls, deux Noirs de Virginie, esclaves affranchis. Ils ont participé à la dernière campagne de chasse de la famille, deux ans jusqu'au grand sud de l'Atlantique, au-delà du cap Horn, à la limite des glaces.

– Trouvez des seaux ! crie Mercator. Il faut faire une chaîne. Mouillez les murs, le toit est trop haut, on n'y arrivera pas.

Quatre marins, deux inconnus, trois adolescents les rejoignent. Le quai est loin, il faut courir, perdre de l'eau en route. Le vent semble faiblir. Les flammes frôlent les murs de l'entrepôt Fleming mais, comme un fauve devant le fouet, reculent sous les seaux d'eau. Le bois mouillé résiste.

– Encore ! Encore ! On va y arriver.

Mercator tente d'approcher une échelle pour arroser le toit. La chaleur est insoutenable. Il se tourne de tous côtés, voit à l'autre bout du port la brigade de Bruce mettre en batterie une pompe en cuivre reliée au bassin et qui crache un jet à cinq mètres de hauteur.

Soudain, à l'arrière du hangar, comme une explosion. Une boule incandescente s'élève, retombe en gouttes de feu sur le bâtiment. Dans un grondement sourd, un morceau du toit s'embrase.

– Merde ! crie Nicholas, dix-huit ans. La barrique d'huile. Elle était à moitié pleine, on l'avait laissée dehors.

– Reculez, on ne peut plus rien faire avec des seaux, dit Mercator.

Il tente d'ouvrir une porte latérale, la bouffée de chaleur lui arrache un cri, il bondit en arrière. À trois pour la refermer, l'arroser.

– C'est fini, tout est perdu. Au bateau, il faut sauver le *Freedom*. Mike, tu sais où est père ?

– À la maison, il s'habillait quand nous sommes partis. Il arrive.

Les bardeaux enflammés tombent à l'intérieur de l'entrepôt Fleming. Les voiles brûlent en premier, puis les mâts, la réserve de bois pour les barriques, les cordages, les rouleaux de filasse, le tonnelet de goudron qui explose comme une grenade, les baleinières. Le sol du hangar, imbibé d'huile, transforme la pièce en volcan. Chaque tonneau devient une boule de feu. La fumée grasse et âcre se fait plus sombre, l'odeur de graisse brûlée prend à la gorge. En vingt minutes, le patrimoine familial est anéanti.

Comme de la lave, le liquide en fusion s'écoule par l'entrée principale, embrase les pontons luisants, atteint d'autres dépôts dont les portes se déforment puis explosent. Des rigoles et caniveaux pleins d'huile, perdue lors de déchargements, s'enflamment et courent tels des serpents de feu.

Deux ateliers de construction navale et leurs stocks de bois sont dévorés. Une étable et son foin, d'où le propriétaire avait eu le temps de libérer les chevaux de trait, renforcent la puissance du brasier. Les volontaires reculent devant la chaleur des flammes. Une rivière de feu s'écoule des hangars où les barriques explosent. La lueur rouge aux millions d'étincelles monte dans le ciel et illumine jusqu'aux pointes de l'île. Sur le port, on y voit comme en plein jour.

Le premier appontement, vide de navires, brûle, deux hommes plongent pour sauver leurs vies. En touchant l'eau, l'huile se répand à la surface avec des ondulations de monstre marin. Les premiers litres sont avalés par les flots, mais les suivants s'embrasent. Une mer de flammes avance sur le bassin, dévore cordages et pontons,

menace les navires alignés. Plus rien ne sépare l'océan de la terre. Le brasier est partout, le port de Nantucket est un enfer incandescent. Deux barques à l'ancre se transforment en torches.

– Reculez ! Laissez tomber les bâtiments, c'est trop tard, crie le forgeron. Aux bateaux !

Les hommes courent sur les deux quais encore intacts, grimpent à bord des baleiniers, des cotres, des barques. Ils hurlent des ordres que personne n'entend, larguent amarres et voiles, au risque de les voir s'embraser. Comme des démons sur un Styx enflammé, huit géants aux chemises fumantes fendent sur deux chaloupes les flots rougeoyants, s'emparent de cordages, remorquent deux baleiniers vers le large.

Le *Freedom* est le dernier sur le quai numéro deux, le plus éloigné du brasier. Mercator pose la passerelle, saute à bord. Henry et Fergus, avec quatre autres marins, sont descendus dans une barque de travail, près de la proue. Ils attrapent au vol le cordage que leur lance Mercator.

– Allez-y, souquez, il faut nous éloigner du quai !

Une première amarre est larguée. La seconde va l'être quand Michael arrive en courant :

– Merc' ! Viens vite. Père est blessé. Un morceau de toit enflammé…

Sur le pont, Mercator se penche vers son frère :

– Laisse-moi, largue l'amarre, éloigne-toi !

4

Île de Nantucket (Massachusetts)

18 juillet 1847

Alignés devant la porte d'entrée, sous le porche, les trois frères serrent les mains. Merci, merci d'être venus. Tout Nantucket a assisté à l'enterrement de leur père, le capitaine Stewart Fleming, seule victime de l'incendie. Cérémonie sobre, trois prières, quatre phrases du pasteur, cercueil de planches, pierre tombale de granit clair.

Les tantes et les cousines ont préparé le buffet. La sœur de Mary Fleming, la mère des garçons morte il y a seize ans, est venue mais n'a pas cuisiné, pas prononcé un mot. Elle le lui avait bien dit, que c'était de la folie de se marier en dehors de sa communauté, avec ce jeune homme qui n'était pas membre de la Société religieuse des Amis, les quakers, dont la famille venait d'on ne sait où, du Vermont peut-être, ou même du Canada.

Parce qu'il n'était pas né dans l'île, d'une lignée de pionniers des océans, de marins chasseurs de baleines, Stewart Fleming n'avait pas fait construire sa maison dans Orange Street, la rue des capitaines, même après trois campagnes fructueuses, dont une couronnée de quinze kilos d'ambre gris. Il aurait peut-être pu, grâce à un frère de Mary, mais avait préféré la rue Mulberry, qui descend sur le port.

De la fenêtre de son bureau, et mieux encore depuis la terrasse sur le toit, il pouvait voir le détroit, la grande passe, le trafic sur le bassin, le *Freedom* quand il était à quai.

– Votre père était un marin, un vrai capitaine, un membre éminent de notre communauté. Quelle mort absurde pour quelqu'un qui a affronté tous les dangers des océans… Je suis désolé, dit John Folger, le plus gros négociant de l'île, serrant la main de Mercator.

Le jeune homme penche la tête, ferme les yeux, sans un mot.

– Merci, merci beaucoup, enchaîne Michael. Nous avons compris trop tard la gravité de sa blessure. Je m'en veux beaucoup de ne pas l'avoir embarqué immédiatement pour Cape Cod…

– Notre Seigneur l'a rappelé à lui, il est dans un monde meilleur, c'est ce que vous devez vous dire.

Le défilé des hommes en noir, femmes en coiffes, dure plus d'une heure. Les salons sont presque vides, la plupart des invités partis quand le capitaine Tandy descend d'une calèche, monte les marches de la maison. Il s'appuie lourdement sur une canne. Il a cinquante-cinq ans mais avec son épaule fuyante, ses cheveux blancs clairsemés, cette maigreur de spectre, ce rictus qui déforme sa bouche et lui donne une expression permanente de colère, c'est déjà un vieillard.

Sur l'île, tout le monde connaît mais personne n'évoque en sa présence sa désastreuse dernière campagne : au large du Chili, il a été envoyé dans les airs, à cinq ou six mètres, par le coup de queue d'un cachalot qui a fracassé sa baleinière. Un marin s'est noyé. La hanche et une jambe brisées, Tandy a été secouru, ramené à bord du *Connecticut*. Il s'est bandé lui-même, s'est posé une attelle.

Mais malgré des cales presque pleines d'huile et un stock de vivres insuffisant, il a refusé de mettre cap sur Nantucket.

À partir de là, ont raconté les marins, il a fait vivre un enfer à l'équipage. Couché sur une civière près de la barre, délirant à moitié, accroché à sa pipe d'opium, il a ordonné cap à l'ouest, vers les immensités brûlantes du Pacifique. Il exigeait la prise de trois baleines supplémentaires, alors qu'il n'avait plus qu'un harponneur. Les officiers l'ont supplié, les hommes ont protesté. Personne n'a pu le raisonner, même quand sa blessure s'est infectée, quand l'eau douce dans les tonneaux a tourné, quand le porc salé a pourri.

Persuadé d'être devenu le jouet d'un dément, le second, avec l'accord de presque tous les marins, l'a sans violence démis de son commandement. Une mutinerie, une vraie. Ils l'ont débarqué sur l'île Juan Fernandez, au large de Valparaíso, l'y ont laissé avec quatre fidèles et ont mis cap au sud, vers le Horn.

Après une escale à Montevideo où trois marins sont restés à terre, ils sont rentrés en Nouvelle-Angleterre, à New Bedford où ils pensaient

pouvoir négocier la cargaison. Mais la nouvelle de la révolte, dans le monde clos des chasseurs de baleines, les avait précédés. Des hommes en armes les attendaient sur le quai.

Charles Tandy, sauvé par un navire yankee après dix jours sur Juan Fernandez, était présent, sur le quai Homer de New Bedford quand l'officier mutin a été pendu, les autres envoyés en prison.

Il a récupéré son baleinier, qu'il n'a plus jamais commandé mais affrète toujours, depuis son bureau en bout de quai, miraculeusement épargné par les flammes la nuit de l'incendie.

Il tend la main à Mercator qui hésite, la prend.

– Sincères condoléances, mon garçon. Bon… J'ai été dur avec toi, peut-être trop, injuste, il y a longtemps. Tu étais mousse. Ton père m'avait demandé de t'apprendre le métier, sans te ménager. Je regrette les coups de ceinture. Mais tu es un homme, maintenant. Tu sais que l'océan peut être cruel, surtout pour nous les baleiniers. Il ne reste qu'à chérir la mémoire de ton père, qui était mon ami. Tu sais aussi que je possède vingt pour cent du *Freedom*. Passe me voir demain matin, sur le port.

– Je viendrai. Mais ne parlez pas d'amitié.

Dès le lendemain du sinistre qui a détruit un tiers du village, tous les hommes valides se sont mis au travail. Depuis six jours, l'île résonne de coups de marteau, du chant des scies, des cris des ouvriers. D'abord nettoyer, faire tomber les poutres calcinées, emporter le bois brûlé à l'extérieur, sauver ce qui peut l'être.

L'appel à l'aide lancé sur le continent a été entendu : des collectes ont été organisées à Salem, Boston, Chelsea, Westfield. Les paroisses quakers de la côte ont été généreuses. Les habitants de Fall River ont envoyé un vapeur qui a accosté le 16 juillet avec de la nourriture, des vêtements, des outils, des centaines de dollars en liquide. On attend demain le premier navire chargé du bien le plus précieux et le plus rare sur cette île sans forêt, le bois de construction.

Sur le port, les marins, maçons, tonneliers, charpentiers, volontaires ont été organisés en escouades, commandées par un armateur ou le chef d'une grande famille baleinière. Il faut scier les morceaux des quais brûlés, vérifier la solidité des poteaux, préparer la

reconstruction. Les navires accostent à tour de rôle sur le seul appontement épargné par les flammes.

Mercator contourne les monceaux de détritus noircis, arrive devant les ruines de l'entrepôt Fleming. Ses frères, noirs comme des charbonniers, entassent devant le portail les objets et outils en métal. Certains ont fondu, méconnaissables. Il ne reste des baleinières que des morceaux d'armatures, des lances et couteaux que les lames, des barriques les fers de cerclage ; des mâts, voiles et cordages, rien. Un demi-tonneau de spermaceti a été épargné mais l'intérieur a cuit.

– Hé, Merc', lance Nicholas en riant, regarde. On plante une mèche dedans, ça fait une bougie géante. La plus grosse jamais sortie de la fabrique Fleming !

– Oui, et sans doute la dernière… Mettez à part les pointes de harpon, dit Mercator. On va les nettoyer et les vendre, pour parer au plus urgent. Je vais voir le banquier, puis j'ai rendez-vous avec Tandy. Il n'a presque rien perdu dans l'incendie. Je vais négocier une avance pour que nous puissions partir chasser le plus vite possible.

James Parkman et son fils Abbot représentent à Nantucket la Massachusetts Bank. Quand Stewart Fleming, devenu capitaine, a voulu financer l'achat d'une part du *Freedom,* il s'est adressé à eux, seul établissement où un étranger à la communauté quaker pouvait espérer obtenir un prêt.

– Je ne sais pas s'il vous tenait au courant du détail de ses affaires, jeune homme, dit le banquier dans son bureau au premier étage, sur Main Street, mais les deux dernières années n'ont pas été bonnes. Des réparations majeures ont été faites sur votre baleinier, avec des factures de bois très élevées, que M. Tandy a réglées avec des intérêts disons… conséquents. J'ai consulté l'avocat de votre famille. J'ai bien peur que votre père ne vous lègue, à part les soixante pour cent dans le capital du *Freedom* qui représentent bien sûr une jolie somme, que des créances. Chez nous, en tout cas, il n'y a rien en caisse. Quelques dettes, rien d'important. Peut-être voudrez-vous envisager de vendre le navire, ou la maison. Nous pouvons nous charger…

– Le bateau est tout ce qu'il nous reste. Je veux monter une campagne, partir avec mes deux frères. Pas forcément très longue, sans passer le cap Horn, disons un an, vers le sud des Falkland. Je connais

ces terrains de chasse, il y a encore de grandes colonies de baleines franches et de cachalots. Ce serait une bonne affaire pour vous. Mais tout notre équipement a brûlé. Nous avons besoin…

– Vous diriez de combien ?

– Six, huit mille dollars.

– Je peux m'engager jusqu'à trois mille, gagés sur la maison. Pour le reste, voyez les associés de votre père. Votre mère était quaker, n'est-ce pas ? Native de l'île ?

– Oui, mais personne ne s'en souvient. J'avais onze ans quand elle est morte. Nous sommes les fils de Stewart Fleming, un *coof* arrivé à Nantucket à seize ans, simple matelot. Ça, ils ne l'oublieront jamais.

– Je suis désolé. Trois mille… Et encore, je vous dis ça mais il faudra que j'obtienne le feu vert de Boston. Vous savez que l'industrie baleinière sur l'île n'est plus ce qu'elle était. Ce banc de sable qui bouge sans cesse bouche l'entrée du port… Ces navires qu'il faut décharger avec des barques… Les baleiniers préfèrent New Bedford et son port en eaux profondes, relié au chemin de fer. Les armateurs du continent assurent que ça n'a plus aucun sens d'opérer depuis une île, même si elle a vu naître cette industrie, que les surcoûts sont ridicules. L'incendie en plus, deux des trois quais détruits… Combien de temps pour les reconstruire ? Deux mois, trois mois, quatre ? Un des propriétaires de notre banque est l'ami du maire de New Bedford. Ils ont lancé une campagne contre Nantucket. Vendre le *Freedom* quand il vaut encore beaucoup d'argent… Pensez-y.

– Merci, monsieur Parkman. Trois mille dollars, gagés sur la maison. Je repasse dans quelques jours.

Sur le port, à l'opposé des entrepôts calcinés, les bureaux de la Tandy Whaling and Transport Company ont été à peine noircis par le sinistre. Accolés à ceux d'autres entreprises familiales enrichies par la graisse des baleines et le spermaceti des cachalots, ils ont été défendus par une légion de pompiers amateurs, payés pour répandre aux abords des litres d'eau de mer. Seule l'enseigne, un cétacé projetant dans les airs d'un coup de queue un T majuscule, s'est décrochée et a en partie brûlé. En montant les quatre marches de l'entrée, Mercator remarque sous le porche un menuisier et son apprenti qui en taillent une nouvelle dans un panneau de cèdre.

Trois hommes, dans l'habit sombre des quakers, entourent Charles Tandy, assis à son bureau d'acajou. La lampe à huile posée sur un pied sculpté dans une vertèbre de baleine est allumée, malgré l'heure matinale et les flots de lumière qui pénètrent dans la pièce par les trois fenêtres donnant sur les quais. Aux murs, entre les représentations de scènes de chasse au cachalot, deux dents de narval croisées, des couteaux inuits, un harpon à manche d'ébène. Sur un trépied à hauteur d'homme, l'immense longue-vue de laiton pointée vers le port brille comme de l'or.

– Merci d'être venu, Mercator. Assieds-toi, je t'en prie.

– Merci, je vais rester debout.

– Comme tu voudras. Encore une fois, toutes nos condoléances. Tu connais MM. Wade, Penn et Holder. Je ne sais pas ce que ton père te confiait de ses affaires, mais tu n'ignores pas que nous possédons quarante pour cent du *Freedom*. Et nous avons financé la dernière campagne. Je déteste avoir à évoquer ça au lendemain de son enterrement, mais étant donné les circonstances, l'incendie dans lequel nous avons perdu des sommes considérables, les dettes de Stewart à notre égard étaient importantes. En temps normal nous aurions pu attendre, mais nous avons un besoin urgent de liquidités pour reconstruire ce qui a brûlé. Je ne sais pas si tu as consulté maître Holmes à propos de l'héritage, mais nous aimerions savoir comment tu comptes nous rembourser…

– Vous serez remboursés dès que possible, soyez-en sûrs. Je vais partir pour une campagne de chasse, avec mes deux frères et six des marins de notre père. Un voyage court, quelques mois seulement, pour rentrer avant l'été prochain avec assez d'huile…

– Excuse-moi, Mercator. Mais si je ne me trompe pas votre entrepôt a été détruit, non ?

– Oui. Entièrement.

– Les baleinières étaient-elles à bord du *Freedom* ?

– Non. À terre, en réparation. Elles ont brûlé, avec l'accastillage, tous les harpons ou presque. C'est pour ça que…

– Donc tu te rends compte, mon jeune ami, des sommes à investir pour pouvoir repartir chasser la baleine avec ce navire ?

– Bien sûr. Je viens de voir M. Parkman. Sa banque nous prête une partie des fonds nécessaires.

– Et pour le reste ? Je suppose qu'il ne s'agit pas de quelques centaines de dollars.

– Je pensais…

– J'espère que tu ne pensais pas que nous allions avancer cet argent. Comme je te l'ai dit, nous avons des frais énormes de remise en état des installations portuaires, des entrepôts, une fabrique de bougies a été endommagée. Même si nous le voulions, nous ne pourrions pas.

– Mais de toute façon, vous ne voulez pas, c'est ça ?

– Effectivement, Mercator. Nous ne pouvons pas, et nous ne voulons pas. Tu devras trouver cet argent ailleurs. Mais, je suis désolé d'insister, tu vas d'abord nous rembourser ce que nous devait ton père. Nous n'attendrons pas.

Charles Tandy ouvre le tiroir de son bureau.

– J'ai fait préparer un décompte par mon comptable…

Mercator tourne les talons, sort de la pièce en laissant la porte ouverte.

– Mon jeune ami, sois raisonnable…

Le soir, autour de la table du salon dans la maison familiale, il élude les questions de Michael. Les comptes ne sont pas faits, ça demandera quelques jours. Il faut prendre une décision pour Nicholas : à dix-huit ans, bon élève, il devait commencer en septembre des études classiques dans un lycée de Cape Cod.

– Je suis désolé, Mike. Mais je ne vois pas comment nous pourrions payer. Il n'y a pas un sou à la banque, que des dettes. Et si j'arrive à monter une campagne, j'ai besoin de vous deux.

– Mais, Mercator, Nick n'a jamais embarqué, n'a qu'à peine fait le tour de l'île avec père, une fois ou deux, dit Michael. À quoi pourrait-il servir à bord ?

– Dix-sept ans…

– Dix-huit, Merc', je viens d'avoir dix-huit ans.

– Oui, dix-huit ans, c'est déjà trop âgé pour un mousse. Il sera « main verte ». Il n'est pas question qu'il tienne un harpon. Mais un aviron, oui. Tu crois que nous pouvons payer un équipage au complet ? Une campagne, un an, et si ça se passe bien, si nous avons